

priété familiale d'abord, individuelle ensuite, le régime de la famille et celui de la propriété ont évolué de conserve. Mais cette transformation s'est effectuée avec une grande lenteur ; longtemps le régime nouveau porta la marque de l'ancien, dans certains droits réservés au clan, dans certaines prohibitions, dans certaines obligations, qui imposaient encore aux individus quelque solidarité, par exemple, l'union légale de prêter main forte à un homme en péril, d'accourir au secours d'un village pillé par les brigands, le devoir si général de l'hospitalité, etc., toutes prescriptions que formulaient les codes de l'Égypte, de l'Inde, que l'on retrouve encore en Kabylie, et qui ont disparu de nos législations modernes, franchement individualistes, c'est-à-dire égoïstes.

Que cette évolution ait partout coïncidé avec un progrès de la civilisation en général, cela est incontestable et la marche a été sensiblement la même chez les peuples de toutes les races, à la seule condition qu'ils fussent sortis de la sauvagerie : partout, à la longue, la famille paternelle et le mariage monogamique sont devenus comme un idéal, auquel on s'est efforcé de conformer les mœurs et les institutions. On en a tout naturellement conclu que ces formes dernières de la famille et de l'union conjugale avaient sur les autres une supériorité intrinsèque, sociologique, qu'en tout temps et en tout lieu, elles fortifiaient le groupe ethnique, lui créait de meilleures conditions dans sa lutte pour l'existence. Mais ce raisonnement n'a rien de rigoureux ; la civilisation est le résultat d'influences très complexes et de ce que telle pratique sociale a été adoptée par des races inférieures, il ne s'ensuit pas logiquement qu'elle soit, pour cela seul, mauvaise en soi. Ce qui semble incontestable, c'est que l'homme tend volontiers à l'individualisme et qu'il s'y laisse aller avec joie, dès que, grâce aux progrès généraux de la civilisation, cela lui devient possible. A l'origine des civilisations, dans une tribu de sauvages, environnée de périls et luttant péniblement pour la vie, une solidarité plus ou moins étroite s'impose, les associés doivent nécessairement former comme une grande famille où un régime plus ou moins communautaire est de rigueur. Alors les enfants, les faibles, les femmes ont plus de chance de survivre, si dans une mesure plus ou moins large, ils appartiennent au clan tout entier ; la guerre perpétuelle moissonne de bonne heure un grand nombre d'hommes ; il faut donc que leurs veuves et leur progéniture trouvent sans peine appui et protection, et le régime du clan avec sa parenté large et confuse se prête mieux à cette fraternité salubre qu'une rigoureuse distinction du tien et du mien appliquée aux personnes. — On en peut dire autant de la polygamie patriarcale, qui fleurit souvent sur les ruines du clan. Pour qu'elle se généralise, il faut nécessairement que, dans le groupe ethnique, la proportion des sexes soit à l'avantage du sexe féminin et, dans ce cas, elle s'impose et devient évidemment favorable au maintien du corps social ; en effet elle garantit les femmes contre l'abandon, augmente le nombre des naissances et assure aux enfants les soins d'une ou de plusieurs mères adoptives, si la mère réelle vient à succomber. L'opinion d'Herbert Spencer, qui, tout à fait *a priori*, attribue à la monogamie une diminution dans la mortalité des enfants, est des plus hasardées. Par le dernier recensement fait en Algérie nous avons appris, non sans étonnement, que le croît de la population indigène musulmane et polygamique, était de beaucoup supérieur à celui du plus prolifique des États européens monogames. La polygamie peut donc avoir sa valeur utilitaire, et il en est ainsi, dès qu'elle s'adapte aux conditions générales de la vie sociale.

Depuis des siècles, l'Europe a adopté le mariage monogamique, comme le type légal de

l'union sexuelle. Qu'il existe à côté du mariage régulier une marge assez considérable, dans laquelle subsistent encore à peu près toutes les autres formes d'associations sexuelles, nous ne l'ignorons pas ; mais enfin, en France, par exemple, les deux tiers de la population vivent tellement sous le régime de la monogamie légale, qu'il serait évidemment superflu de le décrire ici : c'est, en substance, le mariage romain, dont le christianisme s'est efforcé de resserrer les liens. Dans l'opinion générale, ce mariage, tel que le veulent nos lois et nos mœurs, est le type aussi parfait que possible de l'union conjugale, et cette appréciation courante n'a pas été peu fortifiée par un savant mémoire, souvent cité, et dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots.

En 1859, un démographe justement célèbre et dont j'ai eu l'honneur d'être l'ami, le docteur Adolphe Bertillon, publia sur le mariage une monographie, qui fit sensation.

De ce travail, bourré de chiffres scrupuleusement rassemblés et rigoureusement exacts, il ressortait ou il semblait ressortir que le tiers célibataire de la population française était, par le fait de son célibat, frappé de déchéance et jouait, vis-à-vis des deux autres tiers mariés, le rôle d'une race inférieure. En effet, dans des tableaux comparatifs d'une grande clarté. A. Bertillon suit pas à pas les destinées diverses des gens mariés et des non mariés, et il nous montre, qu'à chaque âge la population célibataire est frappée par une mortalité une fois et demie à deux fois plus forte ; que les naissances réparent seulement les quarante-cinq centièmes de ses pertes annuelles ; qu'elle compte, chaque année, deux fois plus de cas d'aliénation, deux fois plus de suicides, deux fois plus d'attentats contre les propriétés, deux fois plus de meurtres et de violences contre les personnes. Par suite, l'administration doit, pour elle, entretenir deux fois plus de prisons, deux fois plus d'asiles et d'hôpitaux, deux fois plus de croque-morts, etc. Dans le petit public spécial qui s'occupe de démographie et de sociologie, l'émoi fut grand à ces révélations, absolument vraies comme résultat brut. On se calma bientôt.

De son intéressant travail A. Bertillon avait tiré des conclusions très contestables, prenant sûrement l'effet pour la cause, en attribuant l'infériorité de la population célibataire uniquement à son célibat. A l'en croire, pour relever ces déchus, il aurait suffi de les marier ; mais la supériorité de la population mariée, qui, en moyenne, est incontestable, n'implique pas nécessairement la supériorité de l'état de mariage.

C'est par suite d'empêchements économiques, d'infériorité physique ou psychique, que, dans la plupart des cas, on se résigne au célibat. Ne se marie pas qui veut, et, mieux que personne, A. Bertillon savait que le nombre des mariages, l'âge des mariés, le nombre des enfants par mariage, etc., dépendaient, en bloc, non des caprices individuels, mais de causes toutes générales. Mettant à part les considérations d'argent, si puissantes et sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, et sans sortir de la catégorie des gens à peu près normalement doués, il est probable qu'il y a plus d'énergie, plus de vitalité morale et intellectuelle chez ceux qui affrontent bravement l'aventure du mariage que chez les célibataires timorés ; mais il est sûr que la population célibataire, prise en bloc, comprend la majorité du déchet humain d'un pays. A l'époque où A. Bertillon écrivait son savant mémoire, en 1859, la statistique accusait en France l'existence de 370,048 infirmes, dont évidemment la plupart étaient condamnés au célibat par leur infirmité même. D'autre part, il est vraisemblable que, parmi les mendiants proprement dits, il y a une forte proportion de célibataires, même en en défalquant les infirmes ; or, en 1847, il y avait en France 337,838 mendiants.

A ces catégories de célibataires malgré eux, il faut ajouter, il fallait surtout ajouter, en

1852, la population virile retenue sous les draps, et dont, nous le savons, la mortalité était à peu près le double de celle de la population civile. Or, au 1^{er} janvier 1852, l'armée française comptait 354,960 hommes. A ces non-matrimoniales, payant une dime plus forte à la maladie et à la mort, il faut encore joindre les célibataires par suite de vœux religieux. Le recensement de 1851 en accuse 52,885. Sans vouloir aucun mal au clergé catholique, il est permis de croire que l'acte même de se vouer au célibat, c'est-à-dire de méconnaître entièrement les vœux de la nature et les besoins de la société dont on fait partie, cela pour des motifs métaphysiques, implique souvent un certain degré d'infériorité mentale. La statistique spéciale du petit monde ecclésiastique n'est pas tenue à jour en France, cependant M. Duruy ayant eu jadis l'heureuse idée de faire relever dans les casiers judiciaires le nombre de crimes et délits commis par les membres des ordres religieux enseignants, comparativement à ceux des maîtres d'écoles laïques, pendant un laps de temps de trente mois, il ressortit de cette enquête, qu'il y avait à la charge des premiers et proportionnellement au nombre des écoles, quatre fois plus de délits et douze fois plus de crimes. Si courte que soit la période observée, cependant cet écart si énorme à réfléchir, quoiqu'il ne puisse servir d'une loi.

(A suivre)

LE MARIAGE ET LA FAMILLE¹

La direction morale de cette lente transformation est évidente ; elle va d'un communisme plus ou moins grand à l'individualisme ; du clan, où tout est solidaire, à la famille et à l'individu, ayant leurs intérêts propres et aussi distincts qu'il se peut de ceux des autres familles et des autres individus. Chacun s'est efforcé de se faire une part aussi grande que possible dans ce qui jadis avait été en commun ; chaque homme a visé à s'attribuer un droit de plus en plus exclusif sur les biens, les femmes et les enfants. De ces appétits, plus économiques qu'éthérés, sont sortis en fin de compte la famille patriarcale, la monogamie et la pro-

¹ L'Évolution du Mariage et de la Famille, par Ch. Letourneau. — Adrien Delahaye et Emile Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine à Paris.

bilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste; et le phénomène inverse, à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple: j'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs; les brins optiques, et plus de sensations de couleurs; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs; je supprime ou j'ôte à l'homme la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi; et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

(à suivre)

DIDEROT.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Admettons que la libre activité de l'homme verse dans le fonds commun plus que n'y peuvent puiser les besoins, il est clair que les lois, les règlements sont peu près inutiles, puisque à toute fonction nécessaire répond un goût naturel, une vocation arrêtée des individus. — Les avis des anciens seront sans valeur, personne ne se croira dispensé de faire un concours unanime des efforts les plus variés; et les différents emplois des travaux, mais des amusements. — La législation d'une nation plus facile que la liberté la plus illi-

LA RÉVO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les 15 jours

SOMMAIRE

LA GUERRE. Octave Mirbeau.

LE MARIAGE ET LA FAMILLE. Ch. Letourneau.

LOGEMENTS DE NUIT. Hector France.

RÊVE DE D'ALEMBERT. Diderot.

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

LA GUERRE¹

Notre régiment était ce qu'on appelait alors un régiment de marche. Il avait été formé au Mans, péniblement, de tous les débris de corps, des éléments disparates qui encombraient la ville. Des zouaves, des moblots, des francs-tireurs, des gardes forestiers, des cavaliers démontés, jusques à des gendarmes, des Espagnols et des Valaques; il y avait de tout, et ce tout était commandé par un vieux capitaine d'habillement, promu, pour la circonstance, au grade de lieutenant-colonel. En ce temps-là, ces avancements n'étaient point rares; il fallait bien boucher les trous creusés dans la chair française par les canons de Wissembourg et de Sedan. Plusieurs compagnies manquaient de capitaine. La mienne avait à sa tête un petit lieutenant de mobiles, jeune homme de vingt ans, frêle et pâle, et si peu robuste, qu'après quelques kilomètres, il s'essouffait, tirait la jambe et terminait l'étape dans un fourgon d'ambulance. Le pauvre petit diable! Il suffisait de le regarder en face pour le faire rougir, et jamais il ne se fût permis de donner un ordre, dans la crainte de se tromper et d'être ridicule. Nous nous moquions de lui, à cause de sa timidité et de sa faiblesse, et sans doute aussi parce qu'il était bon et qu'il distribuait quelquefois aux hommes des cigares et des suppléments de viande. Je m'étais fait rapidement à cette vie nouvelle, entraîné par l'exemple, surexcité par la fièvre du milieu. En lisant les récits navrants de nos batailles perdues, je me sentais emporté comme dans une ivresse, sans cependant mêler à cette ivresse l'idée de la patrie menacée. Nous restâmes un mois, dans Le Mans, à nous équiper, à faire l'exercice, à courir les cabarets et les maisons de femmes. Enfin, le 3 octobre, nous partîmes.

Ramassis de soldats errants, de détachements sans chefs, de volontaires vagabonds, mal équipés, mal nourris — et le plus souvent, pas nourris du tout, — sans cohésion, sans discipline, chacun ne songeant qu'à soi, et poussés par un sentiment unique d'implacable, de féroce égoïsme; celui-ci, coiffé d'un bonnet de police, celui-là, la tête entortillée d'un foulard, d'autres vêtus de pantalons d'artilleurs et de vestes de tringlots, nous allions par les chemins, déguenillés, harassés, farouches. Depuis douze jours que nous étions incorporés à une brigade de formation récente, nous roulions à travers la campagne, affolés, et pour ainsi dire,

sans but. Aujourd'hui à droite, demain à gauche, un jour *fournissant* des étapes de quarante kilomètres, le jour suivant, reculant d'autant, nous tournions sans cesse dans le même cercle, pareils à un bétail débandé qui aurait perdu son pasteur. Notre exaltation était bien tombée. Trois semaines de souffrances avaient suffi pour cela. Avant que nous eussions entendu gronder le canon et siffler les balles, notre marche en avant ressemblait à une retraite d'armée vaincue, hachée par les charges de cavalerie, précipitée dans le délire des bousculades, le verlige des sauve-qui-peut. Que de fois j'ai vu des soldats se débarrasser de leurs cartouches qu'ils semaient au long des routes!

— À quoi ça me sert-il? disait l'un d'eux, je n'en ai besoin que d'une seule pour casser la gueule du capitaine, la première fois que nous nous battons.

Le soir, au camp, accroupis autour de la marmite, ou bien allongés sur la bruyère froide, la tête sur le sac, ils pensaient à la maison d'où on les avait arrachés violemment. Tous les jeunes gens, aux bras robustes, étaient partis du village: beaucoup déjà dormaient dans la terre, là-bas, éventrés par les obus; les autres, les reins cassés, erraient, spectres de soldats, par les plaines et par les bois, attendant la mort. Dans les campagnes en deuil, il ne restait que des vieux, davantage courbés, et des femmes qui pleuraient. L'aire des granges où l'on bat le blé était muette et fermée; dans les champs déserts où poussaient les herbes stériles, on n'apercevait plus, sur la pourpre du couchant, la silhouette du laboureur qui rentrait à la ferme, au pas de ses chevaux fatigués. Et des hommes, avec de grands sabres, venaient, qui prenaient, un jour, les chevaux, qui, un autre jour, vidaient l'étable, au nom de la loi; car il ne suffisait pas à la guerre qu'elle se gorgeât de viande humaine, il fallait qu'elle dévorât les bêtes, la terre, tout ce qui vivait dans le calme, dans la paix du travail et de l'amour... Et au fond du cœur de tous ces misérables soldats, dont les feux sinistres du camp éclairaient les figures amaigries et les dos avachis, une même espérance régnait, l'espérance de la bataille prochaine, c'est-à-dire la fuite, la crosse en l'air et la forteresse allemande.

Pourtant, nous préparions la défense des pays que nous traversions et qui n'étaient point encore menacés. Nous imaginions pour cela d'abattre les arbres et de les jeter sur les routes; nous faisons sauter les ponts, nous profanions les cimetières à l'entrée des villages, sous prétexte de barricades, et nous obligions les habitants, baïonnettes aux reins, à nous aider dans la dévastation de leurs biens. Puis nous repartions, ne laissant derrière nous que des ruines et que des haines. Je me souviens qu'il nous fallut, une fois, raser, jusqu'au dernier baliveau, un très beau parc, afin d'y établir des gourbis que nous n'occupâmes point. Nos façons n'étaient point pour rassurer les gens. Aussi, à notre approche, les maisons se fermaient, les paysans enterraient leurs provisions: partout des visages hostiles, des bouches hargneuses, des mains vides. Il y eut entre nous des rixes sanglantes pour un pot de

les faisceaux romus. La pluie tombait, lente et froide, achevant de traverser nos capotes, déjà mouillées par les averses. De-ci, de-là, la voie s'éclairait de petites lumières pâles, rendant plus sombres les magasins et la masse des wagons que des hommes poussaient au garage. Et le monte-charges, debout sur sa plate-forme tournante, profila dans le ciel son long cou de girafe effarée.

À part le café, rapidement avalé, le matin, nous n'avions rien mangé de la journée et bien que la fatigue nous eût brisé le corps, bien que la faim nous tenaillât le ventre, nous nous disions, consternés, qu'il faudrait encore se passer de soupe aujourd'hui. Nos gourdes étaient vides, épuisées nos provisions de biscuit et de lard, et les fourgons de l'intendance, égarés depuis la veille, n'avaient pas rejoint la colonne. Plusieurs d'entre nous murmurèrent, prononcèrent à haute voix des paroles de menace et de révolte; mais les officiers qui se

(1) *Le Calvaire*, par Octave Mirbeau. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, rue de Richelieu, 28 bis. — 1887.